NOUVELLES NOTES: ATTACHES NEUCHATELOISES ET FRANÇAISES DE MENDELSSOHN

Depuis la parution en français et en anglais du *Mariage de Mendelssohn,* éditions d'une centaine d'illustrations épuisées à Lausanne et Londres, la mise à jour de documents inconnus à ce moment-là mérite mention ; ils ont échappé à des investigations poussées dans plusieurs pays étrangers.

Le *Musée neuchâtelois* de 1961 avait signalé déjà la découverte postérieure d'une fort belle toile exécutée en 1835, signée Bernard Schlösser, perdue de vue par les intéressés, oubliée au Musée de Francfort, représentant un groupe de Neuchâtelois jadis fort en vogue dans cette ville. Schlösser, peintre allemand, non point de tout premier rang quant à la renommée, fut cependant l'auteur de quelques œuvres maîtresses dont un magnifique portrait de la grande-duchesse de Hesse. Né à Darmstadt en 1802, décédé à Francfort en 1859, il peignit sur toile avec beaucoup de bonheur quatre personnages restés figés avec grâce, pour notre plaisir, dans les atours d'un style révolu.

Le personnage central de cet harmonieux ensemble est la veuve du pasteur de l'Eglise française de Francfort, Auguste Jeanrenaud, Elisabeth-Wilhelmine Souchay de la Duboissière, future belle-mère de Mendelssohn. Un livre à la main, elle resplendit dans une robe de satin noir, la gorge ornée d'une fine collerette Marie-Stuart. Derrière elle — se tient son fils Charles Jeanrenaud, par la suite avocat à la Cour d'Appel de Francfort. A gauche, est assise sa fille aînée, Julie, née en 1816, plus tard alliée Schunck, tandis qu'à droite sa sœur Cécile, 1817-1853, future femme de Mendelssohn, a en main album et crayon à dessin annonçant un de ses divertissements de prédilection.

La filière des Jeanrenaud, de Travers, et celle plus spécialement des ascendants du pasteur Jeanrenaud fut entièrement repérée. Il y figure des Jeanjaquet, Petitjaquet, Perrin-Jaquet, Borel, Perrenoud ou Droz, ces derniers

Le pasteur de Francfort Auguste Jeanrenaud (1788-1819)
allié Souchay de la Duboissière.
(Dessin original à J. Petitpierre)

alliés aux Petitpierre et aux de Meuron. En marge d'une lignée de *Neuchâtelois*, identifiés en curieuse fonction de la parenté du compositeur Mendelssohn et de sa propre descendance, les origines *françaises* de ce cercle de famille ne manquent pas de piquant — inconnues qu'elles sont — et en regard surtout du milieu si foncièrement germanique, de Dessau, de Hambourg et de Berlin, des Mendelssohn de la branche Bartholdy, celle protestante du maestro.

Combien de personnages à moitié de sang français, le pressentant vaguement ou l'ayant oublié, alors que ce facteur n'est point étranger au comportement ? Il s'agit ici de la famille patricienne des Souchay, de Francfort. D'où venait-elle ? Il arrive que la parution d'un ouvrage suscite chez autrui le désir d'en écrire un autre. C'est ainsi que la publicité faite autour des mariages du pasteur Auguste Jeanrenaud et d'Elisabeth Souchay à Francfort — précédant, en 1814, celui de leur fille Cécile avec Félix Mendelssohn en 1837 — incita un chercheur allemand à se livrer scientifiquement à une vaste étude généalogique Souchay.

Le beau-père d'Auguste Jeanrenaud, Carl-Cornelius Souchay, richissime importateur de produits coloniaux, propriétaire de comptoirs à Francfort, Milan, Londres et Manchester, avait donné grand essor à sa maison connue en Italie sous le nom de Mylius puis de Souchay et Perret. Fran-

Les Jeanrenaud à Francfort.

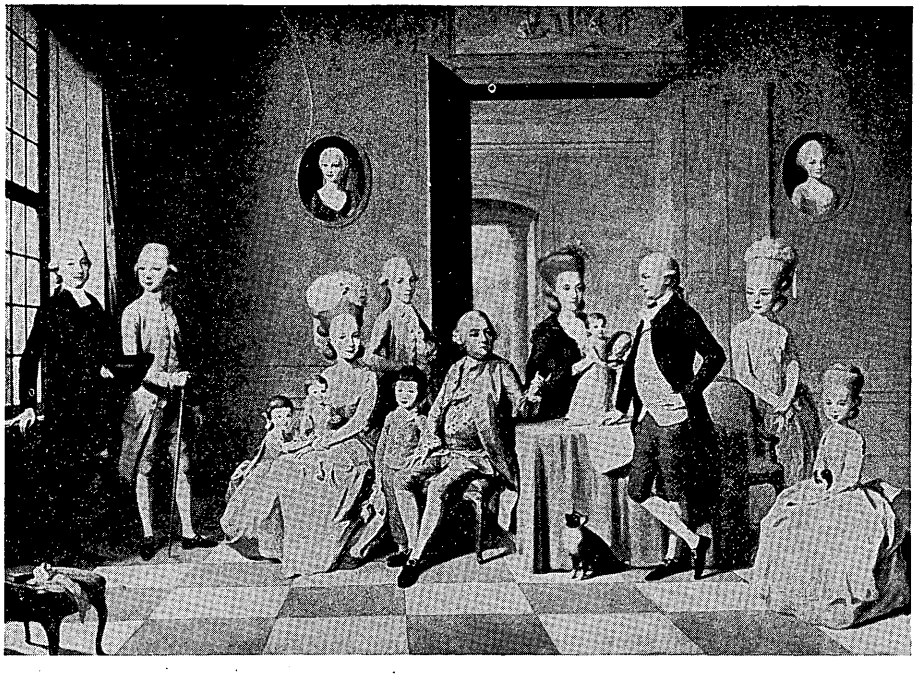
Madame Jeanrenaud-Souchay, son fils Charles, avocat, ses filles Julie et Cécile, à droite, future femme du compositeur.

(Toile de Bernard Schlösser au Musée de Francfort)

çois Perret, fils du banquier Jean-Jacques Perret, était le petit-fils de Pierre-Abram Perret, de Grandson, allié Sarah-Maria Heldevier, fille d'un important « soyeux » de Francfort. On savait aussi que dans ce milieu gravitaient d'habiles fabricants de papier d'Annonay, puissants Johannot de Lyon, verriers de Rive-de-Gier, ainsi que banquiers Frankental, Boignard et Cie ou Harscher et Cie. Carl-Cornélius Souchay eut un fils, le sénateur Souchay, dont une des rues de Francfort prit le nom.

Ce milieu — dans lequel Jeanrenaud, chef de cette paroisse calviniste, entrait en épousant une jeune fille fort distinguée qui fiancée jouait encore avec ses poupées — caractérisait une véritable aristocratie protestante très aisée et fermée. Plus tard, ne devait-on pas juger à peine suffisant de jouir comme Mendelssohn d'une excellente éducation, d'être fortuné, génial et cultivé, d'avoir même atteint la gloire et d'appartenir à une illustre famille, pour oser porter ses regards sur une jeune patricienne de la ville ?

Le *Mariage de Mendelssohn,* double biographie restituée et illustrée — union bénie par le pasteur Appia à Francfort en 1837 — n'est rappelé ici que pour sa date et la curiosité de l'événement jadis sensationnel. N'ou-



Esaïe Souchay, allié Varlut et sa famille en 1779.

Ancêtres des Souchay de Francfort. Peinture d'Anton Wilhelm Tischbein.
Tous ces personnages sont clairement identifiés. Cliché tiré de l'ouvrage de M. Otto Döhner. Outre *Esaïe,* personnage assis au centre, figuraient là, entre autres, avec épouses et enfants, un *Isaac,* et un *Jacob* attestant que la Sainte-Bible ne comptait pas pour rien dans les convictions familiales et la loyauté des affaires...

blions point l'objet de cette notice, celui de souligner à côté d'une origine neuchâteloise, celle spécifiquement française des Souchay. Le mérite d'avoir approfondi cette dernière généalogie — travail implicitement suggéré — ne m'appartient pas ; il appartient à un ingénieur diplômé d'Outre-Rhin, qui, aussi expert à dresser des tableaux d'ancêtres que des plans d'immeubles, de voies ferrées ou de ponts, s'est fait l'auteur d'un volume de centaines de pages sur les Souchay et leurs alliances. Ce magistral ouvrage de mon correspondant, M. Otto Döhner — très soigneusement édité par Degener-Verlag & Co, à Neustadt an der Aisch, en Bavière — met en effet sur pied une série de lignées généalogiques commentées, agrémentées de 24 portraits de cette famille, alors qu'antérieurement je n'en avais donné que 8.

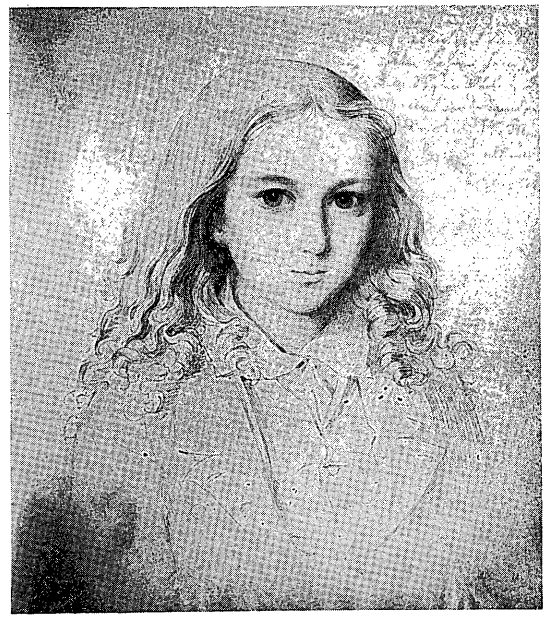
Cécile Jeanrenaud à 16 ans (1817-1853).

(Dessin au crayon à la famille Wach, Wilderswil)

Son livre est émaillé d'anciens sceaux armoriés *d'or aux 3 aigles de sable aux ailes éployées — une aigle au cimier,* écu Souchay dont les armoriaux indiquent quelques variantes. De la riche illustration de ce travail, je relève ici une toile remarquable, de 1779, montrant, d'un pinceau diligent, tout un groupe familial des Souchay de la Duboissière, ancêtres directs des Francfortois du siècle suivant. Ainsi qu'on le voit, ce fut de générations en générations que l'on se voua dans ce cercle de proches à la banque et au négoce et que l'on parut fier des résultats ! Mais, en Allemagne, d'où venait cette famille ?

On ne saurait restituer toute la filière des Souchay, bourgeois d'Orléans et de Gien, seigneurs de la Duboissière, terre leur appartenant avec d'autres, voisines, aux abords de Gien, vers 1600, comme le confirment les archives régionales, notariales ou privées, pourvues de nombreux manuscrits en français. Remarquons seulement que si le point de jonction entre Jeanrenaud et Souchay se situe à Francfort, l'origine patronymique de ces Français en terre allemande n'est pas étrangère à l'étymologie. Souchay, qui s'écrivit aussi *Souché* et *Souchet,* s'apparente à une dizaine d'endroits portant encore en France le nom de *La Souche.*

La cité de Gien, lointaine patrie protestante, bâtie au pied et sur les pentes de deux coteaux s'inclinant vers la Loire, était fière de son vieux pont de douze arches en dos d'âne reliant, au 16e siècle déjà à son faubourg, ce centre d'anciennes faïences. On n'avait qu'à contre-cœur abandonné



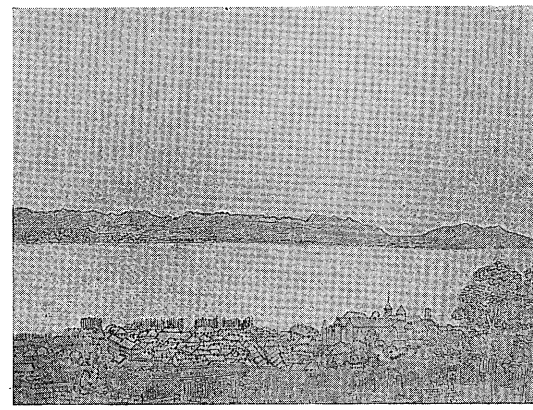
Félix Mendelssohn Bartholdy à 13 ans (1809-1847).

(Portrait à la famille Léo, Osnabruck)

lieux affectionnés, ruelles pittoresques, tortueuses, pourvues d'escaliers, renoncé, à regret au coup d'œil délicieux embrassant, des hauteurs, tout un site laborieux, le regard s'arrêtant sur le sable fauve du fleuve, éclairé par les étincelles du mica cristallin d'un paysage charmant. Mais Gien avait beaucoup souffert des guerres de religion... De là, on était venu d'abord s'établir à Genève.

L'aisance acquise par l'intelligence et le labeur de ces Réfugiés dignes et pieux n'eut point comme corollaire : longs visages maussades et frimousses rébarbatives faisant indéfiniment songer à la signature de Louis XIV au bas de la Révocation de 1685. On s'était bon gré mal gré — au milieu et après de lointaines tempêtes — intégré à des centres réformés diligents, mais sans oublier la prescription de 4 Thessaloniciens V. 46 : *Soyez toujours joyeux* — texte biblique réconfortant dont de nombreux chrétiens oublient trop de s'inspirer !

Au contraire, la nature favorisa à ce point de sa beauté Madame Jeanrenaud-Souchay et ses deux filles, que lorsque se dessina, en 1836 — dans l'élégant hôtel particulier des Jeanrenaud-Souchay des bords du Main — une intrigue à moitié voilée entre Félix Mendelssohn et Cécile, on se demandait en ville en chuchotant, si le mæstro, venu de Leipzig, faisait la cour à la mère ou à l'une de ses ravissantes filles.



Neuchâtel, dessiné par Mendelssohn à 13 ans.

(Page d'un album propriété de la famille Benecke, Eastbourne)

Le pasteur Jeanrenaud, consacré au ministère à Neuchâtel le 18 mai 1808 — qui, à Francfort, brilla par son dévouement, ses élégants sermons et ses inlassables sacrifices — s'était affirmé protestant de haut et grand caractère. Demeuré en relations épistolaires tant avec son oncle Jacques-François Petitpierre, doyen de la Classe, qui l'avait initié à la théologie, qu'avec les Perrot, Berthoud, Bonhôte, Monvert, de Sandol-Roy, ou Touchon, il s'était immédiatement au loin imposé par sa prestance et son talent de persuasion. Il devint aussitôt le chef d'une paroisse dont les abords du temple, place Gœthe, n'avaient jamais été, le dimanche, aussi encombrés d'équipages.

Son apostolat prit fin à son décès en 1819, enlevé qu'il fut par une maladie de poitrine. Sa fille Cécile, plus tard Mendelssohn, avait alors deux ans. Le ciment qui avait uni les Jeanrenaud et les Souchay dans une ambiance profondément chrétienne allait encore se durcir en souvenir du pionnier disparu.

Sans se connaître, Félix Mendelssohn et Cécile Jeanrenaud — deux êtres apparemment venus des antipodes — seraient élevés chacun dans sa sphère éminemment privilégiée, celle d'un christianisme romantique aux nuances luthériennes et calvinistes.

Alors que Cécile Jeanrenaud, jeune fille, venait à Neuchâtel en séjour à l'Evole chez ses cousins Petitpierre, Mendelssohn — à 13 ans, accompagnant son père, riche banquier en voyage, roulant en berline avec sa suite dans nos régions — croque, du Tertre, dans son album, Neuchâtel au crayon, dessin retrouvé en Angleterre. Ni l'un ni l'autre, à intervalles à Neuchâtel, ne se douta, enfant, que leur destinée commune et leur descendance seraient imprégnées, au cours d'une renommée universelle, de vivantes réminiscences neuchâteloises, françaises et allemandes.